

voyant les Italiens : je laisse à la porte ma raison et mon argent, et je ris après tout mon soûl. Mais que les belles tragédies ne nous donnent une volupté plus grande que celle qui vient du comique, Gélaste ne le niera pas lui-même, s'il y veut faire réflexion.

Il faudroit, repartit froidement Gélaste, condamner à une très-grosse amende ceux qui font ces tragédies dont vous nous parlez. Vous allez là pour vous réjouir, et vous y trouvez un homme qui pleure auprès d'un autre homme, et cet autre auprès d'un autre, et tous ensemble avec la comédienne qui représente Andromaque, et la comédienne avec le poète : c'est une chaîne de gens qui pleurent, comme dit votre Platon. Est-ce ainsi que l'on doit contenter ceux qui vont là pour se réjouir ?

Ne dites point qu'ils y vont pour se réjouir, reprit Ariste ; dites qu'ils y vont pour se divertir. Or je vous soutiens, avec le même Platon, qu'il n'y a divertissement égal à la tragédie, ni qui mène plus les esprits où il plaît au poète. Le mot dont se sert Platon fait que je me figure le même poète se rendant maître de tout un peuple, et faisant aller les ames comme des troupeaux, et comme s'il avoit en ses mains la baguette du dieu Mercure. Je vous soutiens, dis-je, que les maux d'autrui nous divertissent, c'est-à-dire qu'ils nous attachent l'esprit.

Ils peuvent attacher le vôtre agréablement,

poursuivit Gélaste, mais non pas le mien. En vérité, je vous trouve de mauvais goût. Il vous suffit que l'on vous attache l'esprit ; que ce soit avec des charmes agréables ou non, avec les serpents de Tisiphone, il ne vous importe. Quand vous me feriez passer l'effet de la tragédie pour une espèce d'enchantement, cela feroit-il que l'effet de la comédie n'en fût un aussi ? Ces deux choses étant égales, serez-vous si fou que de préférer la première à l'autre ?

Mais vous-même, reprit Ariste, osez-vous mettre en comparaison le plaisir du rire avec la pitié ? la pitié, qui est un ravissement, une extase ? Et comment ne le seroit-elle pas, si les larmes que nous versons pour nos propres maux sont, au sentiment d'Homère, non pas tout-à-fait au mien, si les larmes, dis-je, sont, au sentiment de ce divin poète, une espèce de volupté ? Car en cet endroit où il fait pleurer Achille et Priam, l'un du souvenir de Patrocle, l'autre de la mort du dernier de ses enfants, il dit qu'ils se soûlent de ce plaisir ; il les fait jouir du pleurer, comme si c'étoit quelque chose de délicieux.

Le ciel vous veuille envoyer beaucoup de jouissances pareilles, reprit Gélaste ; je n'en serai nullement jaloux. Ces extases de la pitié n'accroissent pas un homme de mon humeur. Le rire a pour moi quelque chose de plus vif et de plus sensible : enfin le rire me rit davantage. Toute la nature est en cela de mon avis. Allez-vous-en à la



cour de Cythérée, vous y trouverez des ris et jamais de pleurs.

Nous voici déjà retombés, dit Ariste, dans ces raisons qui n'ont aucune solidité : vous êtes le plus frivole défenseur de la comédie que j'aie vu depuis long-temps.

Et nous voici retombés dans le platonisme, répliqua Gélaste : demeurons-y donc, puisque cela vous plaît tant. Je m'en vais vous dire quelque chose d'essentiel contre le pleurer, et veux vous convaincre par ce même endroit d'Homère dont vous avez fait votre capital. Quand Achille a pleuré son souïl ( par parenthèse, je crois qu'Achille ne rioit pas de moins bon courage ; tout ce que font les héros, ils le font dans le suprême degré de perfection ) ; lorsqu'Achille, dis-je, s'est rassasié de ce beau plaisir de verser des larmes, il dit à Priam : Vieillard, tu es misérable : telle est la condition des mortels, ils passent leur vie dans les pleurs. Les dieux seuls sont exempts de mal, et vivent là-haut à leur aise, sans rien souffrir. Que répondrez-vous à cela ?

Je répondrai, dit Ariste, que les mortels sont mortels quand ils pleurent de leurs douleurs ; mais, quand ils pleurent des douleurs d'autrui, ce sont proprement des dieux.

Les dieux ne pleurent ni d'une façon ni d'une autre, reprit Gélaste : pour le rire, c'est leur partage. Qu'il ne soit ainsi : Homère dit en un autre endroit que, quand les bienheureux immortels

virent Vulcain qui boitoit dans leur maison, il leur prit un rire inextinguible. Par ce mot d'inextinguible<sup>1</sup>, vous voyez qu'on ne peut trop rire ni trop long-temps ; par celui de bienheureux, que la béatitude consiste au rire.

Par ces deux mots que vous dites, reprit Ariste, je vois qu'Homère a failli, et ne vois rien autre chose. Platon l'en reprend dans son troisième de la République. Il le blâme de donner aux dieux un rire démesuré, et qui seroit même indigne de personnes tant soit peu considérables.

Pourquoi voulez-vous qu'Homère ait plutôt failli que Platon ? répliqua Gélaste. Mais laissons les autorités, et n'écoutez que la raison seule. Nous n'avons qu'à examiner sans prévention la comédie et la tragédie. Il arrive assez souvent que cette dernière ne nous touche point : car le bien ou le mal d'autrui ne nous touche que par rapport

<sup>1</sup> L'abbé Grou, traducteur de la République de Platon (t. I, p. 134, éd. 1794, in-12), dit qu'il s'est servi de cette expression *rire inextinguible* d'après La Fontaine, qui l'emploie dans une de ses fables en traduisant le vers d'Homère dont il s'agit dans cet endroit de Platon :

Un rire inextinguible en l'Olympe éclata.

Il ne faut pas croire, d'après cette remarque de Grou, que ce mot *inextinguible* fût nouveau, même du temps de La Fontaine ; car il se trouve dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie : mais cette épithète appliquée au mot *rire* formoit en françois une alliance de mots hardie et neuve. Ce n'étoit cependant que la traduction littérale du mot grec *ἀσβεστός*, qu'Homère emploie (*Ilias*, I, 599). Toutefois madame Dacier n'a pas osé le rendre littéralement, et s'est servie d'une périphrase, en mettant *un rire qui ne finissoit point* ; et l'auteur de la traduction latine interlinéaire n'a aussi rendu ce mot que par un équivalent, *immensus*. Depuis La Fontaine, le *rire inextinguible* est devenu une expression en quelque sorte consacrée pour rendre ce vers d'Homère. (W.) Ce qui n'empêche pas que, soit dans le Dictionnaire de l'Académie, dans ceux de Trévoux, de Ferand, etc., etc., on n'ait oublié cet emploi du mot *inextinguible*. On cite *le feu*, *la soif*, mais non le *rire*.



à nous-mêmes, et en tant que nous croyons que pareille chose nous peut arriver, l'amour-propre faisant sans cesse que l'on tourne les yeux sur soi. Or, comme la tragédie ne nous représente que des aventures extraordinaires, et qui vraisemblablement ne nous arriveront jamais, nous n'y prenons point de part, et nous sommes froids, à moins que l'ouvrage ne soit excellent, que le poète ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse, et ne nous mettions en la place de quelque roi. Alors j'avoue que la tragédie nous touche, mais de crainte, mais de colère, mais de mouvements funestes qui nous renvoient au logis pleins des choses que nous avons vues, et incapables de tout plaisir. La comédie, n'employant que des aventures ordinaires et qui peuvent nous arriver, nous touche toujours plus ou moins, selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne, elle nous fait rire. La tragédie nous attache, si vous voulez; mais la comédie nous amuse agréablement, et mène les âmes aux Champs-Élysées, au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour preuve infailible de ce que j'avance, prenez garde que, pour effacer les impressions que la tragédie avoit faites en nous, on lui fait souvent succéder un divertissement comique; mais de celui-ci à l'autre il n'y a point de retour: ce qui vous fait voir que le suprême degré du plaisir, après quoi il n'y a plus rien, c'est la comédie. Quand on vous la

donne, vous vous en retournez content et de belle humeur; quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin et rempli de noires idées. C'est ce qu'il y a à gagner avec les Orestes et les OEdipes, tristes fantômes qu'a évoqués le poète magicien dont nous avons parlé tantôt. Encore serions-nous heureux s'ils excitoient le terrible toutes les fois que l'on nous les fait paroître: cela vaut mieux que de s'ennuyer; mais où sont les habiles poètes qui nous dépeignent ces choses au vif? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide ou avec Sophocle; je dis seulement qu'il n'y en a guère. La difficulté n'est pas si grande dans le comique; il est plus assuré de nous toucher, en ce que ses incidents sont d'une telle nature, que nous nous les appliquons à nous-mêmes plus aisément.

Cette fois-là, dit Ariste, voilà des raisons solides, et qui méritent qu'on y réponde; il faut y tâcher. Le même ennui qui nous fait languir pendant une tragédie où nous ne trouvons que de médiocres beautés, est commun à la comédie et à tous les ouvrages de l'esprit, particulièrement aux vers: je vous le prouverois aisément si c'étoit la question; mais, ne s'agissant que de comparer deux choses également bonnes, chacune selon son genre, et la tragédie, à ce que vous dites vous-même, devant l'être souverainement, nous ne devons considérer la comédie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut passer de la tragédie



à la comédie ; et de celle-ci à l'autre, jamais. Je vous le confesse, mais je ne tombe pas d'accord de vos conséquences ni de la raison que vous apportez. Celle qui me semble la meilleure, est que dans la tragédie nous faisons une grande contention d'ame ; ainsi on nous représente ensuite quelque chose qui délasse notre cœur, et nous remet en l'état où nous étions avant le spectacle, afin que nous en puissions sortir ainsi que d'un songe. Par votre propre raisonnement, vous voyez déjà que la comédie touche beaucoup moins que la tragédie. Il reste à prouver que cette dernière est beaucoup plus agréable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que la mémoire ne m'en échappe, je vous dirai qu'il s'en faut bien que la tragédie nous renvoie chagrins et mal satisfaits, la comédie tout-à-fait contents et de belle humeur ; car, si nous apportons à la tragédie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, et nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nôtres. La comédie, au contraire, nous faisant laisser notre mélancolie à la porte, nous la rend lorsque nous sortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au spectacle, et que nous ne saurions mieux employer qu'à la pitié. Premièrement, niez-vous qu'elle soit plus noble que le rire ?

Il y a si long-temps que nous disputons, répartit Gélaste, que je ne vous veux plus rien nier.

Et moi je vous veux prouver quelque chose, reprit Ariste ; je vous veux prouver que la pitié est le mouvement le plus agréable de tous. Votre erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-ci encore plus que vous ne faites : quant à l'autre, c'est un plaisir, et très-grand plaisir. En voici quelques raisons nécessaires, et qui vous prouveront par conséquent que la chose est telle que je vous dis. La pitié est un mouvement charitable et généreux, une tendresse de cœur dont tout le monde se sait bon gré. Y a-t-il quelqu'un qui veuille passer pour un homme dur et impénétrable à ses traits ? Or qu'on ne fasse les choses louables avec un très-grand plaisir, je m'en rapporte à la satisfaction intérieure des gens de bien ; je m'en rapporte à vous-même, et vous demande si c'est une chose louable que de rire. Assurément ce n'en est pas une, non plus que de boire et de manger, ou de prendre quelque plaisir qui ne regarde que notre intérêt. Voilà donc déjà un plaisir qui se rencontre en la tragédie, et qui ne se rencontre pas en la comédie. Je vous en puis alléguer beaucoup d'autres. Le principal, à mon sens, c'est que nous nous mettons au-dessus des rois par la pitié que nous avons d'eux, et devenons dieux à leur égard, contemplant d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs malheurs ; ni plus ni moins que les dieux considèrent de l'Olympe les misérables mortels. La tragédie a encore cela au-dessus



de la comédie, que le style dont elle se sert est sublime; et les beautés du sublime, si nous en croyons Longin et la vérité, sont bien plus grandes et ont tout un autre effet que celles du médiocre. Elles enlèvent l'ame, et se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques, tout beaux qu'ils sont, n'ont ni la douceur de ce charme ni sa puissance. Il est de ceci comme d'une beauté excellente, et d'une autre qui a des graces: celle-ci plaît, mais l'autre ravit. Voilà proprement la différence que l'on doit mettre entre la pitié et le rire. Je vous apporterois plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'étoit temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Polyphile; c'est lui cependant qui nous écoute avec beaucoup de silence et d'attention, comme vous voyez.

Je veux bien ne pas répliquer, dit Gélaste, et avoir cette complaisance pour lui: mais ce sera à condition que vous ne prétendez pas m'avoir convaincu; sinon, continuons la dispute.

Vous ne me ferez point en cela de tort, reprit Polyphile; mais vous en ferez peut-être à Acante, qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin.

Acante ne s'en défendit pas trop. Il répondit toutefois à l'honnêteté de Polyphile; mais en même temps il ne laissa pas de s'écarter. Ses trois amis le suivirent. Ils s'arrêtèrent long-temps à l'endroit qu'on appelle le Fer-à-cheval, ne se pouvant lasser

d'admirer cette longue suite de beautés toutes différentes qu'on découvre du haut des rampes.

Là, dans des chars dorés, le prince avec sa cour  
Va goûter la fraîcheur sur le déclin du jour.  
L'un et l'autre Soleil, unique en son espèce,  
Étale aux regardants sa pompe et sa richesse.  
Phébus brille à l'envi du monarque françois;  
On ne sait bien souvent à qui donner sa voix:  
Tous deux sont pleins d'éclat et rayonnants de gloire.  
Ah! si j'étois aidé des Filles de mémoire,  
De quels traits j'ornerois cette comparaison!  
Versailles, ce seroit le palais d'Apollon:  
Les belles de la cour passeroient pour les Heures.  
Mais peignons seulement ces charmantes demeures.

En face d'un parterre au palais opposé  
Est un amphithéâtre en rampes divisé.  
La descente en est douce, et presque imperceptible;  
Elles vont vers leur fin d'une pente insensible.  
D'arbrisseaux toujours verts les bords en sont ornés.  
Le myrte, par qui sont les amants couronnés,  
Y range son feuillage en globe, en pyramide;  
Tel jadis le tailloient les ministres d'Armide.  
Au haut de chaque rampe, un sphynx aux larges flancs  
Se laisse entortiller de fleurs par des enfants.  
Il se joue avec eux, leur rit à sa manière,  
Et ne se souvient plus de son humeur si fière.  
Au bas de ce degré, Latone et ses jumeaux  
De gens durs et grossiers font de vils animaux,  
Les changent avec l'eau que sur eux ils répandent<sup>\*</sup>.

\* La Fontaine, après avoir parlé du parterre qui est en face du château de Versailles, décrit le bassin de Latone, situé au centre de la demi-lune de ce parterre, et au milieu duquel ont été placés, sur plusieurs gradins de marbre rouge, le groupe en marbre blanc de Latone avec ses enfants, Apollon et Diane, et des grenouilles jetant de l'eau qui couvre tout le groupe. Ces grenouilles représentent les paysans de la Libye, métamorphosés par Jupiter sur la plainte que Latone en fit Latone, à laquelle ils avoient refusé un peu d'eau pour se rafraîchir quand elle fuyoit pour échapper aux persécutions de Junon. (W.)



Déjà les doigts de l'un en nageoires s'étendent ;  
 L'autre en le regardant est métamorphosé :  
 De l'insecte et de l'homme un autre est composé :  
 Son épouse le plaint d'une voix de grenouille ;  
 Le corps est femme encor. Tel lui-même se mouille,  
 Se lave, et plus il croit effacer tous ces traits,  
 Plus l'onde contribue à les rendre parfaits,  
 La scène est un bassin d'une vaste étendue.  
 Sur les bords, cette engeance, insecte devenue,  
 Tâche de lancer l'eau contre les déités.  
 A l'entour de ce lieu, pour comble de beautés,  
 Une troupe immobile et sans pieds se repose,  
 Nymphes, héros et dieux de la métamorphose,  
 Termes, de qui le sort sembleroit ennuyeux  
 S'ils n'étoient enchantés par l'aspect de ces lieux.  
 Deux parterres ensuite entretiennent la vue.  
 Tous deux ont leurs fleurons d'herbe tendre et menue,  
 Tous deux ont un bassin qui lance ses trésors,  
 Dans le centre en aigrette, en arcs le long des bords.  
 L'onde sort du gosier de différents reptiles.  
 Là sifflent les lézards, germains des crocodiles :  
 Et là mainte tortue, apportant sa maison,  
 Alonge en vain le cou pour sortir de prison.  
 Enfin, par une allée aussi large que belle,  
 On descend vers deux mers d'une forme nouvelle.  
 L'une est un rond à pans<sup>1</sup>, l'autre est un long canal,  
 Miroirs où l'on n'a point épargné le cristal<sup>2</sup>.  
 Au milieu du premier, Phébus, sortant de l'onde,  
 A quitté de Thétis la demeure profonde.  
 En rayons infinis l'eau sort de son flambeau ;  
 On voit presque en vapeur se résoudre cette eau.  
 Telle la chaux exhale une blanche fumée.  
 D'atomes de cristal une nue est formée :  
 Et lorsque le Soleil se trouve vis-à-vis,  
 Son éclat l'enrichit des couleurs de l'Iris.

<sup>1</sup> Le bassin d'Apollon, qui est vis-à-vis celui de Latone, à l'autre extrémité de l'allée verte ou allée royale.

<sup>2</sup> Le grand canal, qui est immédiatement après le bassin d'Apollon : il a la forme d'une croix.

Les coursiers de ce dieu, commençant leur carrière,  
 A peine ont hors de l'eau la croupe tout entière :  
 Cependant on les voit impatients du frein ;  
 Ils forment la rosée en secouant leur crin.  
 Phébus quitte à regret ces humides demeures :  
 Il se plaint à Thétis de la hâte des Heures.  
 Elles poussent son char par leurs mains préparé,  
 Et disent que le Somme en sa grotte est rentré.  
 Cette figure à pans d'une place est suivie<sup>1</sup>.  
 Mainte allée en étoile, à son centre aboutie,  
 Mène aux extrémités de ce vaste pourpris.  
 De tant d'objets divers les regards sont surpris.  
 Par sentiers alignés l'œil va de part et d'autre :  
 Tout chemin est allée au royaume du Nostre<sup>2</sup>.  
 Muses, n'oublions pas à parler du canal.  
 Cherchons des mots choisis pour peindre son cristal.  
 Qu'il soit pur, transparent ; que cette onde argentée  
 Loge en son moite sein la blanche Galatée.  
 Jamais on n'a trouvé ses rives sans zéphyr :  
 Flore s'y rafraîchit au vent de leurs soupirs.  
 Les nymphes d'alentour souvent dans les nuits sombres  
 S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres.  
 Les lieux que j'ai dépeints, le canal, le rond-d'eau,  
 Parterre d'un dessin agréable et nouveau,

<sup>1</sup> Dans le bassin d'Apollon on voit aujourd'hui ce dieu représenté en bronze, tiré par quatre coursiers, et environné de tritons, de baleines et de dauphins. Quoique ce bassin ait été refait en partie en 1737 et en 1738, cependant dès l'an 1674 ce groupe figuroit les mêmes choses, ainsi que le prouve la *Description sommaire du château de Versailles* par Felibien, Paris, 1674, in-12, p. 86. Il paroît que lorsque La Fontaine écrivoit, c'est-à-dire cinq ou six ans avant la publication de l'ouvrage de Felibien, ce groupe étoit tout différent, puisque notre auteur ne parle ni de tritons, ni de baleines, ni de dauphins, mais de Thétis et des Heures qui poussent le char du dieu. (W.)

<sup>2</sup> André Le Nostre, contrôleur-général des Bâtimens du roi, arts et manufactures de France, et chevalier de Saint-Michel, étoit né à Paris, en 1613, d'un père qui étoit chargé du soin du jardin des Tuileries. André Le Nostre avoit environ quarante ans lorsque Fouquet lui donna occasion de développer son génie pour les jardins d'apparat dans la construction de ceux de Vaux-le-Vicomte. Louis XIV, qui distingua son mérite, le fit travailler à Versailles, à Saint-Germain, à Trianon, à Clugny, à Marly. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans, étant mort au mois de septembre de l'an 1700. (W.)



Amphithéâtres, jets, tous au palais répondent,  
 Sans que de tant d'objets les beautés se confondent.  
 Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventés!  
 On ne connoissoit point autrefois ces beautés.  
 Tous parcs étoient vergers du temps de nos ancêtres;  
 Tous vergers sont faits parcs : le savoir de ces maîtres  
 Change en jardins royaux ceux des simples bourgeois,  
 Comme en jardins des dieux il change ceux des rois.  
 Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore!  
 Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on chérira Flore,  
 Les nymphes des jardins loueront incessamment  
 Cet art qui les savoit loger si richement.

Polyphile et ensuite ses trois amis prirent là-dessus occasion de parler de l'intelligence qui est l'ame de ces merveilles, et qui fait agir tant de mains savantes pour la satisfaction du monarque. Je ne rapporterai point les louanges qu'on lui donna; elles furent grandes, et par conséquent ne lui plairoient pas. Les qualités sur lesquelles nos quatre amis s'étendirent furent sa fidélité et son zèle. On remarqua que c'est un génie qui s'applique à tout, et ne se relâche jamais. Ses principaux soins sont de travailler pour la grandeur de son maître; mais il ne croit pas que le reste soit indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Jupiter n'est au-dessous des ministres de sa puissance.

Nos quatre amis, étant convenus de toutes ces choses, allèrent ensuite voir le salon et la galerie qui sont demeurés debout après la fête qui a été tant vantée. On a jugé à propos de les conserver, afin d'en bâtir de plus durables sur le modèle. Tout le monde a ouï parler des merveilles de cette fête,

des palais devenus jardins, et des jardins devenus palais; de la soudaineté avec laquelle on a créé, s'il faut ainsi dire, ces choses, et qui rendra les enchantements croyables à l'avenir. Il n'y a point de peuple en l'Europe que la renommée n'ait entretenu de la magnificence de ce spectacle. Quelques personnes en ont fait la description avec beaucoup d'élégance et d'exactitude<sup>1</sup>; c'est pourquoi je ne m'arrêterai point en cet endroit: je dirai seulement que nos quatre amis s'assirent sur le gazon qui borde un ruisseau, ou plutôt une goulotte, dont cette galerie est ornée. Les feuillages qui la couvroient, étant déjà secs et rompus en beaucoup d'endroits, laissoient entrer assez de lumière pour faire que Polyphile lût aisément: il commença donc de cette sorte le récit des malheurs de son héroïne.

<sup>1</sup> Ces fêtes célèbres commencèrent le 7 mai 1664, et continuèrent sept jours de suite. On en trouve une description très-détaillée dans presque toutes les éditions de Molière, à la suite de la pièce intitulée *la Princesse d'Élide*, composée pour cette circonstance. Louis XIV avoit fait venir exprès d'Italie l'architecte Vigarani, quoiqu'il fût âgé de soixante-seize ans. Il dirigea ces fêtes sous les ordres du duc de Saint-Aignan, alors premier gentilhomme de la chambre. (W.)